

*M. Morleyrol maison Bon
à la ville.*



POÉSIE

DESCRIPTRIVE

PAR M. MARC DUVERDIER,

d'Excideuil (Dordogne).



SAINT-YRIEIX,

Imprimerie de Noyer et C°.

Z

2

卷之九

卷之九

卷之九

卷之九

卷之九

卷之九

Duvord

POÉSIE

DESCRIPTIVE,

PAR M. MARC DUVERDIER.

BIBLIOTHÈQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX

Quand, au bouquet frais et paisible,
La feuille doucement frémît,
Mortels ! heureux le cœur sensible
Qui s'émeut, à son léger bruit !

PZ712



E.P.
PZ 712
C 00028A1952

LEADER

DISCOURS

DU MUSIQUE

PARIS

LIBRAIRIE DE
M. J. VILLEMIN



DÉDICACE

AUX

AMIS DE L'AUTEUR

zue uoyez auzmez ayez me bientz ouz , nol enz
zue uoyez auzmez ob tages zueilliez enz ob
zue luguz sinamez zue otayz que le ainez elluz.

ARGUMENT.

Entrée d'Excideuil par le Périgord. — Description des rochers de Saint-Martin et de leur site pittoresque. — Réflexions sur la ville et son ancien château. — Entrée du Limousin par les gorges d'Eycendiéras. — Le meunier Jean. — Description du château de Lafarge et de son usine.

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PERIGUEUX

C'est l'heure où de Phébus la lumière incertaine
De ses pâles rayons vient effleurer la plaine,
D'un crépuscule obscur le rideau s'est ouvert;
Le regard satisfait mesure un tapis vert; (1)
Sa bordure est la *Loue*, (2) onde aimable et légère
Que longe de rochers une épaisse lisière.
Leur dentelure brune et blanchâtre, à la fois,
Des âges a subi le caprice et les lois.
De leurs flancs crevassés l'eau jaillit et ruissèle,

Plus loin , un autre froid en ses contours recèle
Le merveilleux aspect de cristaux lamelleux ,
Mille enfants d'une voûte aux diamants anguleux ,
D'un muet labyrinthe où , la face baissée ,
L'on redoute le poids d'une roche affaissée ;
Où d'un flambeau mourant la tremblante lueur
De corridors fayants s'en vient grossir l'horreur.
A ce dédale obscur nulle possible issue :

De l'œil observateur l'espérance déçue
Recule au bout , devant un point plus rétréci .
Par un air vaporeux , tout-à-coup obscureci ,
Le jour de ce tombeau s'affaiblit et décline ,
Des miasmes impurs obsèdent la poitrine ,
Et du cœur strangulé le battement , plus sourd ,
Imprime la pâleur au front suant et lourd .

— Que n'ose l'écrivain qu'un vif désir enflamme !
Il ne connaît , ne suit qu'un noble élan de l'âme ,
Et léguant ses travaux à la postérité .

Veut les savoir empreints du sceau de vérité .

— Près de là , de *Pey-Thot* la fontaine limpide
S'étend surabondante à la surface humide .
Aminci par la base , énorme piédestal ,
Un rocher éternel protège son cristal .

Des flanes de ce vieux père issue avec le monde ,
Prêtant son transparent à sa coiffure blonde ,
L'aimable fille irrigue et rafraîchit ces lieux .
Joignez à son murmure un site merveilleux ,
Où tout ce que nature a de plus pittoresque
S'offre à l'œil étonné sous un aspect grotesque .
Non loin , sa sœur jumelle , au bassin façonné
Par un cercle de mur naguère emprisonné ,
Voit au sommet du roc la pompe industrieuse
Appeler , par élans , son onde paresseuse ,

Dont un ample filon ; grâce à l'art et ses soins,
D'une famille entière étanche les besoins. (3)

Dirai-je de ces lieux l'abord rendu facile ?
Des champs fertilisés par une main habile ?
Un jardin ? un bocage où des chênes épais
Invitent au repos sous leurs ombrages frais ?

Si la nature et l'art, se montrant tout propices,
Ont fait de ces beaux champs un séjour de délices ;
Si le bois a son ombre et la roche , ses pleurs ;
À leur base , au milieu de nos aimables sœurs ,
Contre l'oubli des temps conservatrice heureuse ,
Vieux débris restaurés , ruine précieuse ,
Une chapelle sainte , en son grisâtre aspect ,
Au cœur de tout passant imprime le respect .
Ecouteons sur ce point le siècle et sa chronique :
— *Là dort le froid parvis d'une abbaye antique ;*
Témoin un vieux moulin des âges vénéré ,
Qui seul , du nom d'Abbesse y subsiste honoré .
— Sur leur fondation nulle époque certaine .
Archéologue ardent qu'un but utile amène ,
Oppose au dur regret de ne la savoir pas ,
L'horizon merveilleux qu'un céleste compas ,
De ce roc comme centre à la ville voisine ,
Excideuil , au nom triste et clé périgourdine ,
Traça plus rembruni vers le froid Limousin .
Vois ces rouges coteaux où mûrit le raisin :
Là s'écoulent des jours plus sereins et plus calmes ;
Là ne retentit plus le tocsin des alarmes ;
Là d'un fier étranger les affreux bataillons
N'accourent plus en soule inonder nos sillons ;
Et d'un glaive mortel armant leur main impie ,

Implacables vautours dévorer ma patrie,
Dont le nom , (je l'ai dit) symbole de douleurs,
Révèle de l'Angleterre les sanglantes fureurs ,
Et dont les murs , d'après la tradition vulgaire ,
Ont subi , par deux fois , la torche incendiaire .

— Et vous qu'à nos malheurs unit un sort égal ,
Majestueux débris d'un castel féodal ,
Vieilles tours qui , debout devant six cents années ,
Elevéz jusqu'aux cieux vos têtes couronnées ;
Dont la base profonde , assise au rocher noir ,
Touche aux froids souterrains de l'antique manoir ;
Arabesques donjons où se drape en bordure
D'un lierre toujours vert la fuyante ceinture ,
Salut ! — Mânes (4) muets qui , loin de l'œil du jour ,
Dès longtemps enchaînés au souterrain séjour ,
Reposez saturés de discordes civiles ;
Vous dont le joug de fer mit au cœur de nos villes
Le théâtre sanglant de tragiques horreurs ;
Nos pères ont subi le poids de vos erreurs :
Ils ont doté leurs fils d'un livre héréditaire
Rouge encor du cachet d'un pouvoir arbitraire .
Dernier sang féodal , famille des Escars , (5)
Qui régnas absolue au sein de ces remparts ;
Dont une église antique et veuve désolée
Vit , en des jours de deuil , tomber le mausolée ;
Princesse châtelaine , ô toi , fière Isabeau ! (6)
Percant la froide voûte et la nuit du tombeau ,
S'ils se levaient , vos yeux , sur cette tristeenceinte ,
Où le dépit rabique effaçant toute empreinte
Des signes fastueux de votre vanité ,
Crut ainsi recouvrer ses jours de liberté ; (7)
Où deux énormes tours , de leur cime ébréchée
Virent tomber la pierre avec peine arrachée ;

Où, sous un ser impie, au bas d'un roc profond
Un sanctuaire (8) saint vit crouler son plafond ;
A l'aspect de ces lieux dépouillés de leurs charmes,
Un remords déchirant ferait couler vos larmes ;
Tous vos vieux devanciers, que le Ténare a vus,
Pâliraient au récit de ces faits imprévus ;
Trembleraient que le peuple, aveugle dans son ire,
Aux souvenirs cuisants d'un siècle de martyre
Unissant le tableau de leurs noms exécrés,
N'accourût furieux en leurs caveaux (9) sacrés ;
Et d'un glaive vengeur fouillant ces catacombes ;
Tirant leurs os poudreux du cœur des noires tombes ;
Invoquant à témoin l'ombre de ses aïeux ;
Ne dispersât aux vents des restes odieux.

Oh ! quoique en sa douleur, devenu sacrilège,
Si ce peuple courbé sous un dur privilège,
Si ce peuple, (à ma foi croyez sans hésiter)
En vos noires prisons venait vous visiter,
Ce serait pour verser sur vos froids reliquaires
Le bainme précieux de ses douces prières ;
Et, faisant de sa haine un entier abandon,
De vos graves erreurs obtenir la pardon !
Adieu : dormez en paix en votre obscur séjour !
Vieux angles réfracteurs des échos d'alentour,
Adieu : sur votre base immobile et profonde ;
Bravez la faux du Temps, passez avec le Monde !
Puisent vos flancs noircis et privés d'écusson
Fournis au despotisme une utile leçon !

Oh ! dans vos murs (10) mouillés des pleurs de l'esclavage
Quand un pied scrutateur trouve un libre passage ;
Lorsque ne tourne plus sur ses pivots profonds.

Une porte grillée arrachée à ses gonds ;
Ou qu'un lugubre fer, dans sa triple serrure,
Ne vient plus augmenter l'horreur de la torture ;
Quand, après six cents ans de tristesse et de deuil,
Le ciel à l'innocence a fermé votre seuil ;
Tout entier aux transports d'une énivrante extase,
Saluant, à genoux, votre imposante base,
Laissant là du passé le cruel souvenir,
J'invoque de mes vœux un prospère avenir !

Mais, c'est trop s'arrêter aux voûtes sépulcrales ;
C'est trancher un projet de peintures rurales :
Ecartant de mon front l'ombre des noirs cyprès,
Je vais chercher au bois la verdure et le frais ;
Retremper mon esprit au cristal qui l'abreuve,
Ou projeter mes vers au murmure du fleuve.

Ainsi que les bosquets du riant Périgord,
Vous avez vos accents, noires portes du nord,
Aux lieux où deux coteaux, qu'une onde bleue embrasse,
Semblent mêler aux cieux leur imposante masse.
De tant de majesté je m'arrêté surpris :
Ma lyre aime à chanter vos sauvages abris.
Du point le plus ardu d'une mouvante cime,
Mon regard suspendu sur le flot qui s'abîme,
L'observe mugissant aux gorges du coteau,
Le suit, s'ouvrant la pelle ou levant le marteau.
— D'un doux saisissement quand mon âme sommeille,
Fils de Borée, au moins, épargnez mon oreille,
Et des heureux instants que nature m'a faits,
Par vos longs siflements ne troublez point la paix.
Silence.... Un dieu puissant me possède et m'inspire.

Moi, je vais célébrer, dans un touchant délice,
L'industrieux meunier (12) avec son toit pailleux
Entouré froidement d'un terrain rocheux :

Son chaume à *Sans-Souci* n'offre rien qui s'égale.
Etranger aux accès d'une danse rivale,
Jamais de doux accords n'en ont charmé le seuil ;
Et, soit que la nature, en sa robe de deuil,
Livre aux enfants du nord l'asile solitaire ;
Soit qu'en un vert printemps, favorable au mystère
Le bois le voile à l'œil, de ses rameaux épais ;
Des hurlements affreux des nuits troublent la paix ;
Sur de l'œil vigilant d'un gardien fidèle,
A ces mille gloutons il oppose son aile.
Son moulin est pour lui son gagne pain, son tout ;
Sous son habile main d'une aube à l'autre il mout,
Et sa famille entière aisément se sature
Du produit quotidien d'une honnête mouture,
Que nul agent fiscal ne saurait octroyer.
Ignoré des mortels, vers son obscur foyer,
Lorsque la sombre nuit descend de la colline,
S'il dirige ses pas, de la ville voisine,
Le vaporeux Bacchus possède son cerveau ;
Et coteaux et vallons lui semblent au niveau.
Puis, sur un pont (13) branlant, d'une longueur extrême,
Que d'un chêne encor tendre il a jeté lui-même,
Il se hasarde ; il va ; chancelle au moins vingt fois ;
Mais, grâce au faible appui d'un garde-fou de bois,
De son pied incertain il a touché la rive ;
Sous le modeste toit tout gaiement il arrive.
Il a vu ses enfants, autour d'un âtre obscur,
Se livrer aux transports du plaisir le plus pur.
Par des contes naïfs égayant la veillée,

La mère, au milieu d'eux, tient la troupe éveillée.
Le chef de la famille au cercle s'est assis ;
Et d'un air satisfait nourrissant ses récits,
Des affaires du jour il précise la chance.
Ses calculs vont, bientôt, lui mener l'abondance,
Et, grâce aux doux trésors d'un zèle industrieux,
Il nourrira ses fils, d'un pain laborieux.
La noire ambition n'altére point son âme,
Avec la pauvreté l'honneur : c'est son programme.

Pierre de ses vieux ans sera le sûr appui.
Pierre peu désireux et probe comme lui,
Grandi dans le moulin sous les yeux de son père,
Un jour sera le chef de sa famille entière.
Le vieux bonhomme Jean ainsi se l'est promis,
Qu'entre ses sages mains l'héritage transmis,
Le verra prévenir sa mère en sa vieillesse ;
De ses frères nombreux mériter la tendresse ;
Et mieux que certains fâts, pavaneés de velin,
Cultiver la franchise, aux murs blancs du moulin.

Oh ! combien cet espoir le pénètre et le touche !
Cet heureux idéal va posséder sa couche.
Au lieu de ces souhaits étrangers à son cœur ;
De ces rêves dorés qui seuls font le bonheur ;
Bien loin de ces lambris où la gaiété bannie
Prépare au cœur cupide une lente agonie ;
C'est Pierre jouissant d'un paisible avenir ;
Pierre, roi d'un berceau que le ciel doit bénir,
A son père courbé sous le travail et l'âge
Préparant une tombe et pleurant son veuvage.

Oh ! qu'il était sincère et pénible, à la fois,

Cet adieu qu'en sa bouche une tremblante voix
Murmura , saluant la sépulcrale pierre !
Le cœur du bon vieux Jean avait tant aimé Pierre

C'est ainsi qu'enfanté par les récits du soir,
Au chevet du meunier ce songe vient s'asseoir ;
Songe qu'à son réveil il goûtera sans crainte ;
Sur son cœur palpitant douce en sera l'empreinte ;
Sensible il a vécu ; calme il verra sa fin.

— Que ne suis-je meunier , enfant de ton moulin !
Que ne puis-je t'y suivre , et voir , en ta demeure ,
Actour de ton grabat , que ce beau rêve effeuille .
L'ange léger des nuits caressant ton sommeil !
L'amitié de sa flamme éclairant ton réveil !
L'innocence , debout au seuil de l'humble chaume ,
Déversant sur tes jours les trésors de son baume ,
Goûtes trop rarement des somptueux lambris ,
Et dont toi seul , ô Jean ! toi seul connais le prix !

— Et le cœur absorbé de sensibles extases ,
Je mûris du destin les variantes phases .
Zéphyre au chaume obscur a porté mes adieux .
Je suis à l'horizon maint palais radieux ,
Et , tenant à la main un trébuchet fidèle ,
Je pèse les degrés d'une inégale échelle .
Il a fui , mon esprit : il s'éloigne avec l'eau ,
Et quittant à regret le modeste bercneau ,
Il touche aux bords fleuris où , d'une fraîche allée
Par le charme annexé la lumière voilée ,
Prête au recueillement des méditations .
— Oh , j'aime , bois charmant , tes inspirations !
Oui , belle est ton entrée en un riant parterre
Qui parfume le seuil d'une maison (14) princière ,
A la riche structure , au beau reflet d'azur ,

Et contrastant galement avec un tertre obscur.
Doux en sont les loisirs quand la rose effeuillée
Convre le vert cristal dont sa base est mouillée.
Aimable est son rayon qui s'étend , à la fois ,
Sur le côteau vineux , sur la friche et le bois.
Par un léger perron noble est son avenue,
En une vaste cour offrant sa grille nue
A l'angle d'un jardin où , ~~sous~~ un réservoir ,
Plus d'un saule pleureur courbe son rameau noir ;
Où , quand les noirs frimats ont soufflé la froidure ;
Quand du triste espalier privé de sa verdure ,
La dépourvue s'entasse au miroir ondoyant ,
Le pin pyramidal se dresse verdoant.
— Beau séjour ! un abri , (15) sous le nom d'ermitage
A ton flanc suspendu , voit de son gris ombrage
Un comte et ses enfants goûter les frais plaisirs ;
Du nectar le plus pur abreuver leurs loisirs ;
Ou , se désaltérant d'un liquide à la glace ,
Oublier les travaux d'un jour brûlant de chasse.
— Mais , un battement sourd a fait trembler le sol...
Mon désir curieux plus bas plonge son vol.
Avançons..... sous le toit d'une bruyante usine (16)
Maint ouvrier chargeur incessamment chemine.
L'un , courbé sous le poids d'un énorme fardeau ,
Monte une échelle ardue , et présente au fourneau
Un bac qu'au gouffre ardent bientôt il précipite.
Au foyer dévorant , qu'un vent rapide excite ,
L'autre , par le charbon alimente le feu.
D'une gueule enflammée un gaz subtil et bleu
S'échappe et , plus obscur , vers le ciel se condense.
A l'œil blanc du fourneau , plus bas , où plus intense
La chaleur a dissout le brûlant minéral ,
Un troisième , (17) épurant le liquide métal ,

En écarte , avec soin , la crasse dure et verte ,
Dont trop abondamment l'embouchure est couverte .
Mais , bientôt , affranchi par une habile main ,
Dans des conduits sableux se faisant un chemin ,
Le liquide bouillonne et fuit de son cratère .
Blanchissant , déversé dans des moules de terre ,
Plus froid il s'arrondit sous la forme de pot ,
Au lit d'un sable pur une plaque en éclot ;
De sujets fabuleux il reproduit l'image ;
Plus souple , il se transforme en un léger grillage ,
Et suit , en serpentant , les gracieux contours ,
Dont un mouleur habile a réparti les jours .
Deux jumeaux ont failli des laves enflammées .
Dans leurs fossés brûlants vingt gueuses enfermées ,
Vont bientôt s'ébrêcher en un creuset nouveau
Un cyclope à l'œil blanc les affûte au fourneau ;
En étreint un fragment dans sa pince tenace ,
Et , d'un nerveux élán , sous le marteau le place .
Sa main en divers sens le retourne et le bat ;
Selon qu'il le désire , il le met rond ou plat ;
Bref , sur le dos étroit d'une bruyante enclume ,
Dont le bas humecté , sans cesse tremble et fume ,
L'industrieux Vulcain le promène à son gré ;
Sous le marteau pesant , l'allongé par degré ;
Et d'un dernier travail attiédissant la pièce ,
A coups retentissants la polit et la dresse .

— — — — —

— — — — —

Aux sons d'une lyre bruyante

Que plus d'un héros soit chanté ;

Ou , que d'une plume savante

Le trait de flamme soit vanté ;

Que , par une docte énergie ,

De Brutus levant le poignard ,

D'un coup mortel , la tragédie

Ravisse à Rome son César ;

Que , par une satire habile ,

Par des couplets naïfs et verts ,

L'aimable acteur du vaudeville

Nous rendenos vices bien chers ;

Loin de ces aigles du Parnasse ,

Borné dans son obscur rayon ,

A peine il laissera sa trace ,

L'essai de mon faible crayon .

Ainsi qu'un léger météore

Que le moindre souffle détruit ,

A peine viendront-ils d'éclore ,

Mes chants , qu'ils passeront sans bruit .

— Vous , consultez Progne fidèle .

Combien son nid lui semble beau !

Elle aime à caresser de l'aile

Le bord pailleux de son herceau ;

Et , va-t-elle , effleurant la plage

De son vol joyeux , incessant ?

Partout elle nourrit l'image

Des lieux qu'elle vit en naissant .

— Moi , plus heureux en ma tendresse .

Jamais je n'exilai mes pas

De ceux où grandit ma jeunesse ;

J'en observai les doux appas ;
Et, si je vais semant la rose,
Sur les beaux sites d'alentour ;
L'encens n'est pour rien dans la chose ;
Lecteur, donnez tout à l'amour.



Sur les pentes de la montagne que l'espèce
l'ameure au bout d'un court chemin tout à l'heure
Sur les pentes de la montagne que l'espèce
l'ameure au bout d'un court chemin tout à l'heure

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX



NOTES.

(1) Immense prairie formant un bassin magnifique et longeant la partie orientale de la ville d'Excideuil.

(2) Petite rivière qui alimente plusieurs moulins et usines.

(3) Le propriétaire de la charmante campagne où se trouve la fontaine précitée, n'a rien négligé pour son embellissement : mais il a fort habilement réuni l'utile à l'agréable, par la confection d'une pompe dont le jeu merveilleux porte une eau abondante et limpide aux robinets de sa riche habitation.

(4) L'auteur fait ici un appel aux ombres des diverses familles qui ont occupé le château. Il signale, en outre, cette longue série d'un pénible asservissement où, esclave de volontés seigneuriales les plus absolues, frappé d'énormes et iniques rétributions, devenu l'instrument de guerres acharnées de proche à proche, de seigneur à seigneur, le peuple courbait son front humilié devant le char superbe d'une féodalité sanguinaire et redoutée.

(5) D'après une tradition séculaire et incontestable, les seigneurs *Escarts*, des derniers occupants, possédaient, à l'ancienne église des *Frères mineurs*, vulgairement dite des *Pères*, un magnifique mausolée dont la destruction est due aux fureurs de 93. Dans cette église, aujourd'hui veuve de ses autels, on voyait, à genoux sur une énorme pierre ornée de sculptures arabesques, la statue de Mme Escart en robe flottante, ouvrage d'un ciseau habile. En face, et debout sur le même plan, était celle du seigneur Escart, son époux, tenant par la main leur jeune fils, qui en occupait le milieu.

(6) Dernière princesse châtelaine dont la ville d'Excideuil possède encore la signature.

(7) Durant les jours orageux de la révolution, la mesure de la patience du peuple comblée, il se leva comme un géant, ce même peuple, victime mutilée, et n'écoutant que son aveugle indignation, ne put soutenir plus long-temps l'aspect de ces remparts braquant sur lui leurs cent meurtrières. Il lui semblait doux de détruire tous ces insignes d'un pouvoir dominateur et privilégié, ces écussons superbes, offrant en relief, et par ordre chronologique, les armoiries des diverses familles féodales. Par là il crut pallier à son ame inquiète le pénible souvenir de ses souffrances, et se régénéra au baptême d'une liberté qui l'avait fui depuis long-temps. Il voulut renverser ces statues colossales du despotisme, et deux énormes tours virent ébrécher leurs créneaux.

(8) Chapelle adossée aux deux tours du vieux château, et qui fut démolie dans les mêmes jours.

(9) Il paraît constant que la base de ce château est percée d'immenses souterrains, et une porte murée, d'un écu entre ovale, située au levant, est, d'après la chronique populaire, leur point de pénétration. Il serait à souhaiter que monsieur le duc de Périgord, cédant au désir d'enrichir les annales du siècle, de notions utiles et intéressantes, en fit opérer la fouille. L'archéologie lui en saurait gré.

(10) Les prisonniers, faits dans divers combats partiels, étaient enfermés dans la froideenceinte de ces tours, où ils ne voyaient jamais la lumière, et n'avaient pour nourriture que des aliments grossiers. L'accord lugubre d'une énorme clé, tournant dans sa triple serrure; le bruit sourd des grilles et des verrous, roulant sous la main d'un inexorable geôlier, devaient, à n'en point douter,achever de navrer l'âme de ces malheureux.

(11) Côteaux vus à la gauche d'un site aimable et très aéré, dit d'Eycendieras, remarquable par l'aile restante d'une ancienne châtelaine, confrontant à une mais récemment bâtie et de magnifique structure. Ces tertres énormes, baignés, à leur base, par la rivière, présentent, de loin, un point de vue obscur, et signalent assez l'entrée du Limousin.

(12) C'est dans leurs gorges sauvages, sur un terrain aride et rocheux, qu'un meunier pauvre, mais laborieux, fixa son habitation. Le mécanisme de son moulin est dû à son industrie.

(13) La citation de ce pont n'est nullement fictive, il existe ainsi que nous le disons, composé de jeunes chênes dans toute leur longueur, et peu solidement fixés. Un homme au cerveau froid ne s'y hazarderait point sans crainte. Attribuons à l'habitude, aidée de l'effet d'un Dieu bien puissant, la confiance avec laquelle notre bon meunier le traverse duitainement et sans nul fâcheux résultat.

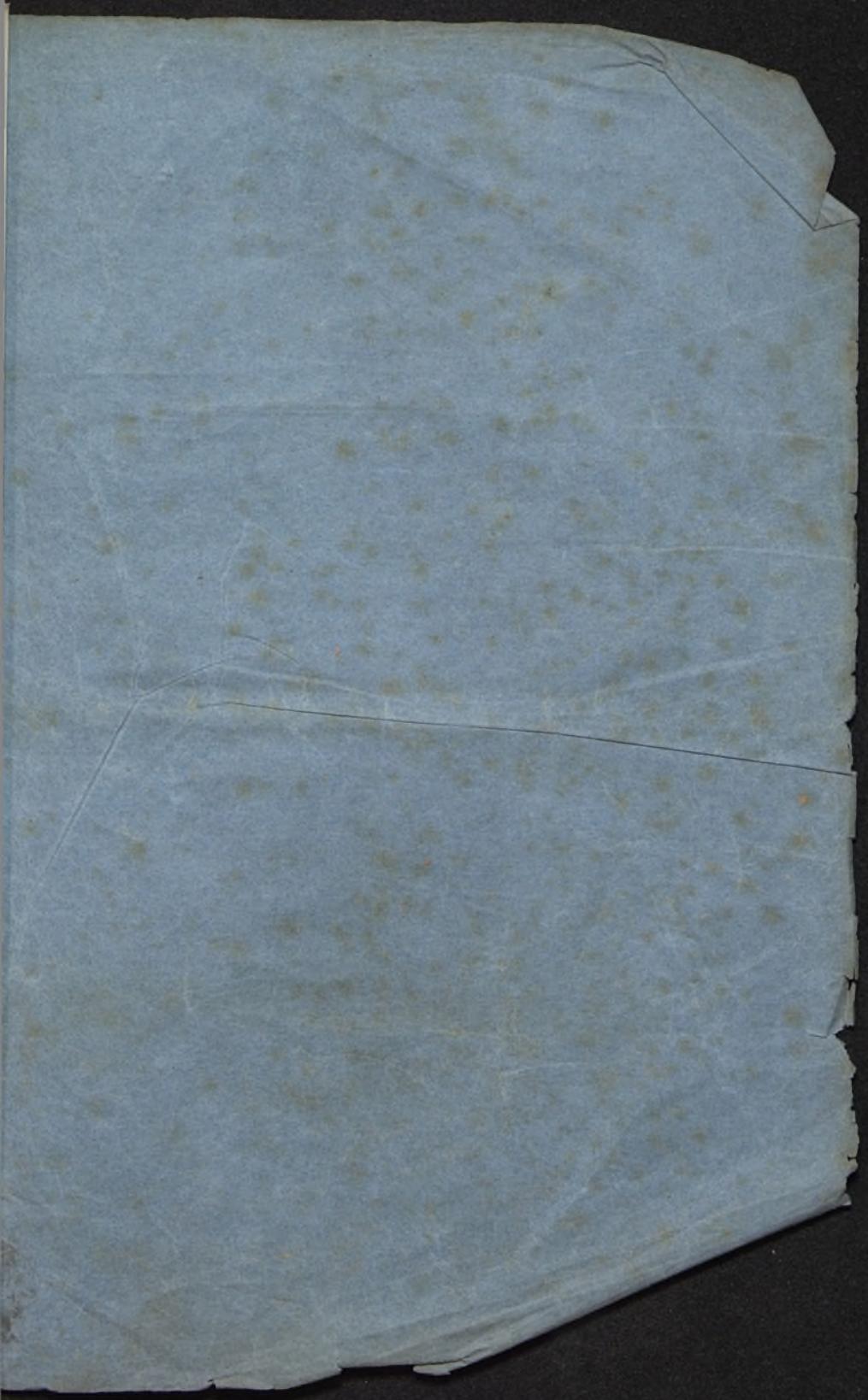
(14) Magnifique maison de Lafarge, dont l'aimable parterre, dominant sur la rivière qui en mouille la base, donne entrée à une allée de charmés mariés en berceau.

(15) On remarque, située au flanc d'un tertre gris qui longe cette allée, et comme suspendue, une petite cabane portant vulgairement le nom d'ermitage. Quoique couverte d'un chaume obscur, et d'un extérieur très-médiocre, son intérieur est richement décoré.

(16) Forge située tout joignant le susdit château et qu'il compte parmi ses nombreuses propriétés.

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PERIGEOUX

SAINT-YRIEIX. ---- IMPRIMERIE DE NOYER ET C°.



P

7